

LE DEVOIR

Vol. LXXXIX - N° 108

MONTRÉAL, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 MAI 1998

6 CAHIERS - 1,95\$ + TAXES = 2,25\$

ÉCONOMIE

Cancom entend se retirer de TQS,
page C 1

LE MONDE

La droite française se serre les coudes,
page A 9



LIVRES

Le Londres de William Boyd,
page D 1

ARTS



Le Carrefour international de théâtre s'ouvre à Québec,
page B 1

PERSPECTIVES

Bouchard chez l'oncle Sam

Le premier ministre Lucien Bouchard s'en va demain chez l'oncle Sam, accompagné d'une délégation de gens d'affaires pour faire la promotion du Québec, en particulier de Montréal. Il sera question d'image. Il sera question de réseaux d'affaires. Il sera question aussi de politique.

Il n'est nullement exagéré de dire que l'image du Québec, et de Montréal en particulier, a souffert aux États-Unis ces dernières années. Les lettres de l'écrivain Mordecai Richler dans le *New Yorker*. Les campagnes des Cris contre la Baie-James. Les reportages tendancieux sur la police de la langue.

Tout le monde sait ces choses. On peut les banaliser. Surtout qu'il est vrai que les gens importants sont mieux informés. Au département d'État, on connaît mieux la réalité du Québec. On comprend la portée réelle de la loi 101. Les dirigeants de grandes entreprises dont les filiales œuvrent au Québec le savent.



Michel Venne

Mais l'image compte. L'image que certains d'entre nous fabriquent à des fins politiques. Montréal aurait dû, normalement, suivant tous les critères objectifs, paraître au dernier palmarès de la revue *Fortune* des villes où il fait bon vivre, investir et s'établir. Mais le nom de la métropole fut retiré de la liste. On venait d'entendre ou de lire des Montréalais dire que les droits de la personne ne sont pas respectés au Québec.

Pourtant, il y a, à Los Angeles, un comité qui prépare une déclaration des droits des habitants de la mégapole américaine. L'un des auteurs, professeur à l'université Southern California, Eric Schockman, a trouvé un modèle pour rédiger le sien: la Charte québécoise des droits et libertés de la personne.

Lundi, lorsque M. Bouchard sera à Boston (il ira aussi à Atlanta, à Chicago et à Philadelphie), le président du Parti Égalité, Keith Henderson, et d'autres de son genre organisent une contre-conférence de presse pour «dire la vérité aux Américains». Ils iront encore proférer des mensonges. Ces gens-là ne se rendent pas compte qu'ils se nuisent à eux-mêmes. M. Bouchard fera mieux de les ignorer.

Par contre, sur le long terme, le Québec a du chemin à faire, non pas pour se défendre, mais pour se faire connaître tel qu'il est.

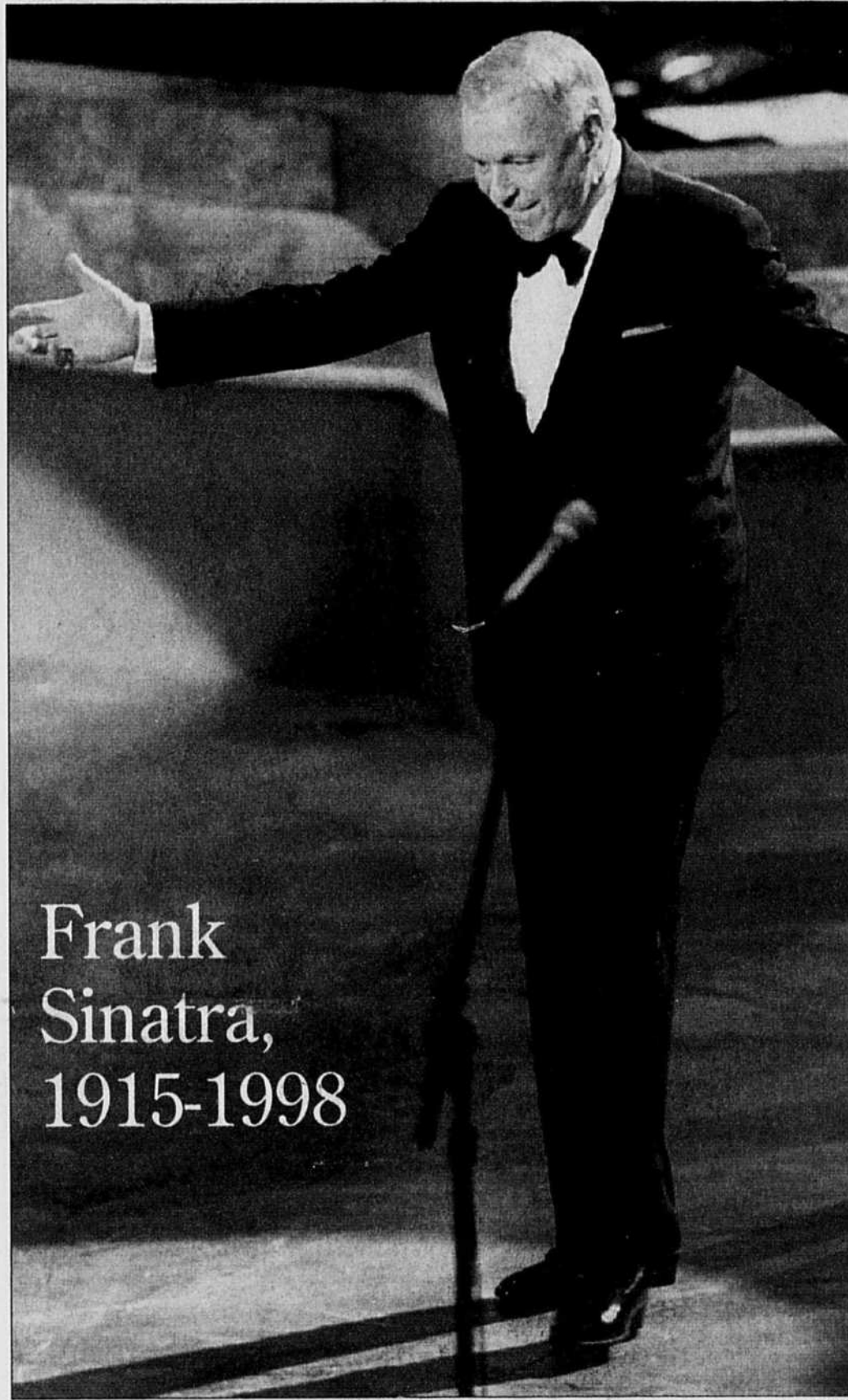
Le Québec doit aussi contrer la propagande fédérale, qui s'est intensifiée depuis le référendum de 1995, et selon laquelle le Canada forme une grande nation, multiculturelle et unie. Les fédéraux sont omniprésents dès qu'un Québécois prend la parole aux États-Unis. Si c'est un souverainiste, ils refusent parfois de financer son déplacement. Les grandes associations d'études canadiennes sont noyautées. Ottawa voudrait que Québec rappelle son unique représentant en poste à Washington.

Cette vision est pourtant dépassée. Dans le monde d'aujourd'hui, les États sous-nationaux jouent un rôle de plus en plus important dans les relations internationales, en particulier sur le plan commercial. En fait, de plus en plus, ce ne sont plus les pays qui transigent, ce sont les régions. Une région d'un pays transige avec une région d'un autre pays. Les villes deviennent des pôles économiques et les relations doivent s'établir entre elles.

Le Québec, et Montréal en particulier, fait partie de la région économique du Nord-Est américain. L'ensemble de la région, qui comprend les Maritimes, le Québec et la Nouvelle-Angleterre, est en déclin économique depuis longtemps. Une manière de s'en tirer, ensemble, c'est que les entreprises du Québec et celles du Vermont, du Massachusetts et du New Hampshire, forment des réseaux, des partenariats et que fort de ces liens prospectent ensemble les marchés en expansion du Texas ou de Californie. Déjà, ça se fait. IBM de Bromont vend des pièces à une entreprise du Vermont, qui les ajoute à ses produits avant de les expédier à Austin ou à San Francisco.

M. Bouchard ne veut pas parler de politique. Le malheur, c'est que ce sera inévitable. À Chicago, une fois son laïus terminé sur les échanges commerciaux et le bonheur de vivre à Montréal, un investisseur se lèvera et demandera: «By the way... le référendum...» Aussi bien s'y préparer. Mais cette idée d'éluder la question politique, elle vient des profondeurs. Ce n'est pas d'hier que le Québec entretient avec les États-Unis une relation de tic-tac à côté d'un géant de qui il ne faut rien attendre. La manière dont Jacques Parizeau, avec son grand jeu, croyait pouvoir obtenir la reconnaissance de l'indépendance du Québec par Washington en usant du poids de la France vient de cette illusion. Québec doit se débarrasser de ce complexe. Il doit aussi enfin se donner une politique américaine conforme au sentiment, d'ailleurs, des Québécois, qui se sentent plus Nord-Américains que Canadiens. Et accepter de transiger politiquement visière levée avec notre principal partenaire.

Le prince des crooners n'est plus



Frank Sinatra, 1915-1998

REUTER

L'ULTIME performance de Frank Sinatra en novembre 1995, célébrant ses 80 ans de la seule façon possible: sur la scène du Shrine Auditorium de Los Angeles, chic et intraitable, entouré des siens et de pairs admiratifs, dont Bob Dylan et son digne successeur au trône du New Jersey, le rockeur Bruce Springsteen.

À sa manière

Hier, Frank ne se sera pas éveillé dans la «city that doesn't sleep». Le cœur du fils d'immigré italien l'a finalement lâché, à 82 ans et cinq mois. L'histoire ne dit pas si les millions d'ampoules de Las Vegas ont vacillé sous le choc à 22h50 précises jeudi soir, mais le fait est là, énorme, à la fois attendu et insupportable: Francis Albert Sinatra est mort, et le siècle est officiellement fini. Son siècle.

SYLVAIN CORMIER

Là-haut, ils sablent le champagne. Le Rat Pack est à nouveau réuni. Dans le grand casino du ciel, Dean Martin et Sammy Davis Jr. trouvaient les nuits bien longues sans leur pote. Comment dire? Le martini extra dry céleste manquait un peu de goût. Ils avaient beau se rappeler en rigolant comment ils avaient rendu le réalisateur Lewis Milestone furieux avec leurs bêtises pendant le tournage d'*Ocean's Eleven*, film-prétexte de 1960 qui rassemblait la bande à l'écran, ce n'était pas pareil sans le *Chairman Of*

The Board. Depuis hier, enfin, ils peuvent rééditer *The Summit*, le show improvisé que le trio, avec ou sans les acolytes secondaires Joey Bishop, Peter Lawford et Shirley MacLaine, livrait pour passer le temps au Sands de Vegas. Frank arrivé, le paradis n'a qu'à bien se tenir.

Pendant qu'ils festoient, en bas, l'Amérique, le monde pleurent l'homme aux mille surnoms ronflants, d'*Ol' Blue Eyes* à *The Voice*, le «*A-number one, top of the list, king of the hill*» de la chanson *New York, New York*. À Cannes, le réalisateur et président du jury Martin Scorsese a

VOIR PAGE A 12: SINATRA

Suharto s'accroche

Les ressortissants étrangers sont rappelés; le G8 se préoccupe de la crise en Indonésie et souhaite des réformes

D'APRÈS REUTER, CANADIAN PRESS, L'AGENCE FRANCE-PRESSE ET LIBERATION

De Washington à Canberra, gouvernements et multinationales ont exhorté hier leurs ressortissants à quitter l'Indonésie, le quatrième pays le plus peuplé du monde, en proie aux troubles les plus violents depuis trente ans.

Tentant de désamorcer la crise, le président Suharto, rentré en catastrophe d'une visite officielle au Caire, a annoncé une baisse des prix de l'essence dès hier soir.

À Jakarta, où les émeutes ont fait plus de 200 morts au cours des quatre derniers jours, un calme précaire régnait après que les militaires se furent déployés en nombre dans les rues de la capitale.

La communauté étrangère s'est bouclée à double tour chez elle ou s'est réfugiée dans les grands hôtels de la capitale et de Surabaya, deuxième ville du pays.

Des témoins ont rapporté que plusieurs maisons avaient été pillées et qu'un grand centre commercial avait été incendié dans les quartiers cossus de la capitale, dans l'ouest de la ville.

À Birmingham, en Angleterre, où il se trouve pour le sommet du G8, le premier ministre Jean Chrétien a souligné hier que l'ambassade du Canada à Jakarta «a été en contact avec environ 2000 Canadiens [vivant] là-bas et [que] nous avons dressé des plans pour les évacuer si cela est nécessaire». On croit généralement qu'il y a présentement 3000 Canadiens en sol indonésien, dont 2100 seraient enregistrés auprès de l'ambassade. M. Chrétien a ajouté que le personnel de l'ambassade avait avisé ceux et celles dont la présence n'est pas requise de rentrer chez eux, «mais il n'y a pas aujourd'hui [hier] de projet» visant à les rapatrier tout de suite.

Le ministre des Affaires étrangères Lloyd Axworthy, dans une déclaration émise hier par son bureau d'Ottawa, a invité ses concitoyens à différer tout voyage en Indonésie; il a aussi recommandé aux Canadiens résidant à Jakarta, Java et Sumatra de «sortir du pays par les moyens les plus sécuritaires et le plus tôt possible». L'ambassade canadienne

VOIR PAGE A 12: SUHARTO

L'éditorial de Guy Taillefer, page A 10

Infogrames s'installera à Montréal

Le géant du multimédia investira entre cinq et six millions

Le p.-d.g. d'Infogrames Entertainment, Bruno Bonnell, a annoncé hier la venue de son entreprise à Montréal. L'entreprise investira de cinq à six millions dès l'automne. Infogrames-Québec comptera une vingtaine d'employés et devrait doubler ce chiffre dès l'année suivante. De passage en coup de vent au MIM, M. Bonnell a précisé que les discussions se concluront au cours de l'été, et l'on devrait pendre la crémaillère et installer les meubles quelque part à l'automne dans la grande région montréalaise, sans faire appel à aucune subvention à l'implantation. Dans un premier temps, Infogrames-Québec emploiera une vingtaine de personnes, dont la moitié viendront de France. L'entreprise sera gérée ici, en direction autonome.

Nos informations, page A 2

À mardi!

Lundi, fête de la Reine et de Dollard, *Le Devoir* ne sera pas publié. Les lecteurs retrouveront leur quotidien le mardi 19 mai. Bon congé!

L'Amérique en Cannes

ODILE TREMBLAY
ENVOYÉE DU DEVOIR À CANNES

Le chapiteau du pavillon américain lance à pleins haut-parleurs des tubes du crooner Frank Sinatra dont on célèbre ici la mort «à chaud» avec communiqués officiels et personnalités d'Hollywood découvrant tout à coup le bien immense qu'elles pensent du disparu. «Il restera dans nos mémoires comme le héros doré d'Hollywood», faisait parvenir Gilles Jacob, le manitou de la sélection officielle, tandis que Martin Scorsese, le président du jury, se souvenait de ses grandes interprétations d'acteur dans des films comme *From Here To Eternity* ou *The Man With The Golden Arm*.

Chaque année ou presque, Cannes a son mort et le bruit qui entoure sa disparition se confond avec le brouhaha gé-

néral, la ruée vers la cohue des projections, la poursuite des vedettes par les photographes et les réceptions d'un faste inouï, comme celle de jeudi soir en l'honneur de Patrice Chéreau au Domaine Mougin, dont la splendeur laissait baba. L'an dernier, le décès de Marco Ferreri, dont *La Grande Bouffe* avait, à l'époque, fait tant scandale sur la Croisette, était lui aussi digéré par la machine emballée d'un festival au galop qui se retourne un seul moment pour voir tomber un de ses cavaliers. Au suivant!

Terry Gilliam, le baroque cinéaste américain, déclarait hier avec à-propos que Sinatra, si familier de Las Vegas, aurait dû être avec nous pour ce lancement cannois de *Fear And Loathing In Las Vegas*, dernier-né du réalisateur de *Brazil* et de *Twelve Monkeys*.

Lors des conférences de presse cannoises, on le

VOIR PAGE A 12: L'AMÉRIQUE



Les acteurs Benicio del Toro et Johnny Depp, vedettes de *Fear And Loathing In Las Vegas*, un film froidement accueilli par la critique à Cannes.

MÉTÉO

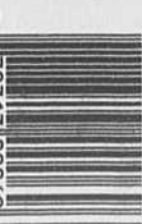
Montréal Ensoleillé. Chaud. Max: 28 Min: 12
Québec Ensoleillé. Max: 22 Min: 11

Détails, page C 9

INDEX

Agenda B 9 Livres D 1
Annonces C 10 Le monde A 9
Les Arts B 1 Les sports C 12
Avis publics C 2 Montréal A 3
Économie C 1 Mots croisés C 9
Éditorial A 10 Politique A 7

www.ledevoir.com



LE DEVOIR

ACTUALITÉS

La doyenne des fans



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

LES PARTISANS du Canadien ont eu bien du mal à digérer l'élimination rapide de leurs favoris aux mains des Sabres de Buffalo. Vêtue de son peignoir officiel que lui a donné Ronald Corey, Mme Alice Saindon, 100 ans, ne cachait pas sa peine, jeudi soir. Elle continuera cependant d'encourager ses Glorieux, tout en regrettant l'époque des Maurice Richard et Guy Lafleur, ses préférés.

SUHARTO

SUITE DE LA PAGE 1

à Jakarta a aussi ordonné l'évacuation de la majorité de son personnel.

Au sommet du G8 (les sept pays les plus riches et la Russie), les dirigeants occidentaux ont fait part de leur inquiétude. Bill Clinton et Jacques Chirac ont souhaité que l'Indonésie accélère ses réformes économiques et souligne la nécessité de «réformes politiques» dans ce pays. De son côté, Tony Blair a fait part de son «extrême préoccupation».

Comment inviter le président Suharto à céder sa place sans pour autant donner l'impression que le G8 s'ingère dans les affaires intérieures de l'Indonésie? Ces «réformes politiques» passent-elles par le départ de Suharto? «Nous voulons une solution pacifique [...] à lui [Suharto] de prendre les initiatives qu'il jugera nécessaires», devait déclarer Jacques Chirac. Pour Bill Clinton: «Les questions internes ne sont pas de la compétence du G8 mais de l'Indonésie elle-même.»

Commentaire d'un des membres de la délégation française: «Parler de la nécessité de «réformes politiques» est déjà beaucoup. On ne peut pas aller plus loin.» Pour lui, le maintien de Suharto conduirait à une catastrophe sans précédent dans ce pays musulman de 200 millions d'habitants.

La situation en Indonésie (mais aussi l'affaire des essais nucléaires indiens et le Proche-Orient) devait être hier soir au centre des discussions des huit, qui dînaient ensemble au Birmingham Museum. Les trois sujets ont bousculé l'ordre du jour très consensuel (turbulences financières, criminalité informatique, emploi...) qu'avait imaginé l'hôte, Tony Blair, pour son sommet «nouvelle formule».

Le gouvernement américain a affrété des avions pour rapatrier ses ressortissants n'ayant pas réussi à trouver des places sur les vols commerciaux au départ de l'Indonésie.

Les candidats au départ devaient se rendre au cours de la nuit dernière à trois points de rencontre préétablis, munis d'un seul sac par personne. De là, ils devaient être transportés à l'aéroport avant de monter à bord de deux avions nolisés en direction de Singapour et de Bangkok.

«La situation est très risquée actuellement. Ni nous ni les autorités indonésiennes ne pouvons assurer la sécurité des citoyens américains», a expliqué Stanley Roth, chargé de l'Indonésie au département d'État. Au Parlement, le général Wiranto, le numéro deux du pays, a expliqué que la situation pouvait être maîtrisée sans recours excessif à la force.



S.V.P. Assurez-vous que ce papier journal soit recyclé.

LE DEVOIR

Les bureaux du Devoir sont situés au 2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec), H3A 3M9 ☎ Place-des-Arts. Ils sont ouverts du lundi au vendredi de 8h30 à 17h. Renseignements et administration: (514) 985-3333

Le site Internet du Devoir: www.ledevoir.com

Comment nous joindre?

La rédaction

Au téléphone (514) 985-3333
Par télécopieur (514) 985-3360
Par courrier électronique redaction@ledevoir.com
Pour l'agenda culturel (514) 985-3551

La publicité

Au téléphone (514) 985-3399
Par télécopieur (514) 985-3390
Extérieur de Montréal 1-800-363-0305 (sans frais)

Les avis publics et appels d'offres

Au téléphone (514) 985-3344
Par télécopieur (514) 985-3340

Les petites annonces et la publicité par regroupement

Au téléphone (514) 985-3322
Par télécopieur (514) 985-3340

Les abonnements

Au téléphone (514) 985-3355
du lundi au vendredi de 8h à 16h30
Par télécopieur (514) 985-3390
Extérieur de Montréal 1-800-463-7559 (sans frais)

Le Devoir est publié du lundi au samedi par Le Devoir Inc. dont le siège social est situé au 2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal, (Québec). H3A 3M9. Il est imprimé par Imprimerie Québec-Lasalle, 7743, rue de Bourdeau, division de Imprimeries Québec Inc., 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. L'agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans Le Devoir. Le Devoir est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor Inc., 900, boulevard Saint-Martin Ouest, Laval. Envoi de publication — Enregistrement n° 0858. Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec.

L'empire des sens

Sainte-Adèle accueille la Fête des arts gourmands

Bouquet des vins, parfums des fromages, richesses des soupes, finesse des caviars et noblesse des lettres et de l'esprit... C'est de pure volupté que se nourrit la Fête des arts gourmands, qui débutait hier à Sainte-Adèle. Les fins esprits et les bouches les plus délicates, de France et d'ici, y échangeaient déjà hier, pour leur plus grand plaisir, des recettes mémorables et des mots brillants.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Manger peut être pure fonction ou déploiement de joie et de sensualité. À la Fête des arts gourmands, les romanciers épiciens, chefs cuisiniers réputés, sommeliers, critiques gastronomiques et philosophes hétérodoxes conviés à cette fête ont choisi la deuxième voie. Ils savent trouver dans la courbe d'une femme de terre, dans le bouquet d'un vin ou le fumet d'une soupe les plus belles raisons d'exister.

Aux tables rondes qui porteront tant sur le sens de la gastronomie, sur ses manifestations littéraires que sur l'art de bien manger, on s'interrogera sur l'apport de la cuisine internationale à notre culture. «Perd-on son identité à force de manger de la cuisine étrangère?», se demande Jean Fugère, qui animera ces rencontres jusqu'à dimanche à Sainte-Adèle.

Aux ateliers, on découvrirra les secrets du porto ou du champagne. Au Salon, on notera la recette de soupe aux pois de Saint-Germain du frère Victor-Antoine d'Avila Lourrette ou on consultera des ouvrages sur les vertus thérapeutiques du champagne et du chocolat.

Puisque notre destin est tragique et que nous devons tous mourir, souligne Michel Onfray, philosophe hédoniste invité à la fête et auteur du livre *La Raison gourmande*, autant savourer de notre mieux la vie qui passe sur nos papilles gustatives et sous notre nez. «L'éducation au goût, dit-il, nécessite une présence au monde. C'est l'attention particulière que l'on donne au goût d'une eau, qu'elle provienne d'une bouteille ou d'une cannette, comme à un regard ou à l'inflexion d'une voix.»

Jean-Luc Hennig, auteur du *Dictionnaire littéraire et érotique des fruits et légumes*, venu à Sainte-Adèle pour discuter gastronomie, a bien saisi l'importance de redonner à l'ail, aux ananas et aux épinards la dignité qui leur revient.

S'attachant à l'histoire, à l'étymologie, à la symbolique comme à la forme physique d'un fruit ou d'un légume, il découvre finalement sa connotation érotique.

«L'ananas n'a pas seulement la nostalgie au fond des yeux, il a aussi le naturel céleste, écrit-il dans son dictionnaire. On raconte que dans l'archipel Gilbert, en Micronésie, les filles qui désiraient rester vierges se frottaient le corps avec de la pulpe d'ananas.»

Du chou-fleur, Jean-Luc Hennig a découvert qu'il était l'un des mets préférés de Louis XV et que l'on doit à la du Barry, dernière maîtresse de ce dernier, la façon de les apprêter à la sauce Mornay. Dans la peinture italienne, les cerises symbolisent le sang de la passion du Christ. Quant au champignon, il est l'incarnation du diable et du mal.

Citant Maurice Genevoys dans *Forêt voisine*, Hennig écrit, au sujet des champignons: «Il faut les toucher de la main pour sentir leur élasticité vivante et la douceur de leur chair nue, les meurtrir pour respirer leur arôme puissant et fin, où le sous-bois tout entier est encloué.»

Dans le sous-sol du chapiteau de la fête, des producteurs alimentaires québécois exposent leurs trésors. Claude Desrochers, de Ferme-Neuve, nous y fait déguster l'hydromel, cette liqueur de miel mêlée d'eau et de levure. D'abord fermenté dans des cuves en acier inoxydable, l'hydromel passe de six à vingt-quatre mois dans des fûts de chêne neuf qui fournissent à la liqueur les tanins, l'arôme et la complexité recherchés.

«Le tatin donne ce goût âpre aux cerises sauvages», dit M. Desrochers. On en trouve dans le raisin, mais on n'en trouve pas dans le miel. Les représentants de la Gourmestrie présentent leur gâteau aux fruits, entièrement fait avec des produits de la région. En gastronomie comme ailleurs, on voit présentement se dessiner deux pôles, constate Jean Fugère: la mondialisation et la régionalisation. M. Fugère se promet de parler du rapport étroit qui attache la nourriture et la mère. «Au cours de l'été y a tellement plus que manger dans les plaisirs de la table, il y a tous ces plaisirs liés à la parole. Je suis content d'être ici parce que j'ai très rarement l'occasion d'en discuter», dit-il, faisant référence à l'ouvrage *Rituals of Dinner*, de Margaret Visser, qui fait état des arts de la table et qui aborde notamment le tabou du cannibalisme. On y présente, explique-t-il, notamment les ustensiles comme des armes potentiellement dangereuses, qu'il faut savoir maîtriser.

Les tables rondes porteront aussi sur le métier de chef, la nourriture et l'identité et les mots qui entourent la dégustation du vin. M. Fugère tiendra un café littéraire à la Fête des arts gourmands.

L'AMÉRIQUE

Terry Gilliam sème le dégoût sur la Croisette

SUITE DE LA PAGE 1

constate d'une année à l'autre, tout le monde est très poli avec les Américains, même quand les critiques ont détesté le film (réservant les huées aux cinéastes nationaux qui ont eu le malheur de déplaire). Les équipes hollywoodiennes tombent de haut, le lendemain, quand les journaux se déchangent. Johnny Depp, l'interprète principal du film de Gilliam, en sait quelque chose. Lan dernier, son premier long métrage, *The Brave*, goûtait au vitriol coulant des plumes assassines. Il n'a pas oublié, déclare qu'il fut ici vicieusement violé, utilise même les termes «enucléé par la critique» et affirme avoir ensuite dû soigner son derrière endolori durant plusieurs mois. Et de servir un œil noir à l'assistance.

Il ferait mieux de garder son œil noir pour demain, et le Terry Gilliam gouguenard qui nous faisait face avec son chapeau de cowboy tout autant. Car disons-le de but en blanc: *Fear And Loathing In Las Vegas* a plongé à peu près tout le monde sur la Croisette dans le plus profond dégoût. Un éreintement général est à prévoir. Précisons que le film est adapté du roman-culte de Hunter S. Thompson, qu'il a pour cadre l'Amérique du début des années 70 et qu'il consiste en un délire psychédélique d'un journaliste (Depp) et de son avocat (Benicio del Toro) tâtant de toutes les drogues imaginables (dont certaines fictives) dans un décapotable rouge, des chambres d'hôtel et des casinos de Las Vegas. Côté technique, rien à dire. Toutes les métamorphoses perçues à travers des regards hallucinés grouillent et gigotent dans l'anamorphisme des grands angulaires, les monstres et le kitsch absolu d'une Amérique de pacotille avec décors délirants et effets spéciaux à la pelle.

Quant à Johnny Depp, méconnaissable avec sa tête chauve, et Benicio del Toro, engraisé et enlaidi pour la circonstance, ils font des drogués à moitié fous criants de vérité. Là s'arrêtent les vertus de ce film bric-à-brac dépourvu de la moindre ossature, ajoutant les délires aux délires dans le désordre total. Les héros vomissent et hallucinent d'une scène à l'autre sans faire évoluer un scénario qui se mord la queue jusqu'à s'avaloir lui-même dans un borborygme sans nom. Le film est comme une sorte de mauvais voyage d'acier de qui dure deux heures sans antidote (à moins de sortir de la salle, ce que plusieurs journalistes ont fait).

Terry Gilliam savait qu'il s'attaquait, avec ses coscénaristes, à un roman réputé inadaptable; il avoue avoir souffert en sacrifiant tant de passages. Il dit avoir voulu trans-

mettre cette idée d'une Amérique en perte d'optimisme, au bord d'un gouffre qui se profile à l'horizon de la décennie, mais encore emportée par ses excès. À ceux qui lui reprochent de faire un film pro-drogué en ces temps où les grandes défécations ont désormais mauvaise presse, il répond: «Quelle hypocrisie! Nous sommes collectivement dépendants des drogues, du Prozac, du Ritalin, maintenant du Viagra qui fait voir la vie en bleu. Tout est dangereux, la drogue, la vie...»

La drogue inspire les cinéastes

La drogue semble le grand sujet de l'heure cette année en compétition. On avait eu droit la veille à *La Vendeuse de roses*, le film colombien où la colle et la coke n'en finissent plus de s'inhaler. Hier, après Gilliam, l'Écossais Ken Loach s'attaquait à son tour au sujet, mais avec un traitement et un propos aux antipodes de *Fear And Loathing In Las Vegas*. Habitué de Cannes où il fut souvent primé, notamment pour *Raining Stones* et *Hidden Agenda*, ce très grand réalisateur, avec un cinéma toujours à la limite du documentaire, privilégiant la vie des gens modestes, paumés, asservis, est un des piliers de la renaissance du cinéma britannique. Son *My Name Is Joe* (seul film ovationné à Cannes jusqu'ici) est une merveille de réalisme, de naturel et de désespoir, avec cette caméra qui s'efface devant les acteurs, assiste humblement son propos et lui donne toute sa force. Voici le Glasgow des bas quartiers ravagés par le chômage, l'alcoolisme, la drogue, la tyrannie de la petite pégre. Le héros Joe (remarquable Peter Mullan), un ex-alcoolique, est l'entraîneur d'une équipe minable de football. Autour de lui, l'espoir d'un nouvel amour, mais aussi les amis prisonniers de la seringue et des dettes de drogue, sur qui l'état se referme. On ne peut que s'incliner devant cette brillante réalisation épurée, cette direction d'acteurs de haut vol. Il est rare de voir s'exprimer à Cannes un authentique cinéaste engagé qui se préoccupe du malheur d'autrui. Ken Loach est celui-là, lui qui voit dans le chômage la source de toute cette violence sociale et de ces excès de drogue qui font à ses yeux l'affaire du gouvernement, gardant le peuple tranquille en le laissant se défoncer. Pour lui, le véritable grand anniversaire de Cannes ne s'est pas déroulé l'année dernière, lors des festivités du demi-siècle, mais cette fois-ci, pour les 30 ans de Mai 68, qui avait embrasé la Croisette autant que Paris. «Soyez réalistes. Demandez l'impossible.»

Sinatra reçoit un hommage planétaire

ASSOCIATED PRESS

Paris — De Cannes, capitale mondiale du cinéma le temps du Festival, à Birmingham, où sont réunis les chefs d'État et de gouvernement des pays les plus riches du monde, les réactions de tristesse à la disparition de Frank Sinatra se sont succédé hier. Un hommage planétaire à la hauteur du succès rencontré par le crooner et acteur américain tout au long de sa carrière.

Frank Sinatra a «vraiment vécu à sa manière», a estimé Bill Clinton, faisant allusion à l'une de ses chansons les plus connues: *My Way*. «J'étais un de ces grands admirateurs», a ajouté le président américain à Birmingham, en Angleterre, où se tient le sommet du G8. Le chef de l'état français, Jacques Chirac, de même que le premier ministre britannique Tony Blair et... Radio-Vatican ont aussi rendu hommage au chanteur disparu.

Sa vie en quelques dates

12 décembre 1915: Francis Albert Sinatra naît à Hoboken, New Jersey.
1935: il remporte un radio-concours.
1939: premier mariage avec Nancy Barbato. Le couple aura trois enfants: Nancy, Frank Jr. et Christina. Le mariage se finira par un divorce.
1939: rejoint l'orchestre de Harry James. Parmi ses pre-

miers tubes: *All Or Nothing At All*.

1940: entre dans la formation de Tommy Dorsey et fait ses débuts au cinéma.

1942: entame sa carrière solo.

1951: épouse l'actrice Ava Gardner. Son mariage se termine par un divorce.

1953: son rôle dans *Tant qu'il y aura des hommes* lui vaut un oscar de meilleur second rôle en 1954.

1963: le fils de Frank Sinatra, 19 ans, est enlevé dans un motel de Stateline, Nevada, où le chanteur se produisait. Frank Jr. est libéré deux jours plus tard après le paiement d'une rançon de 240 000 \$.

1966: épouse l'actrice Mia Farrow. Ce troisième mariage se termine comme les deux premiers par un divorce.

1971: donne son «concert d'adieu».

1973: Frank Sinatra remonte sur scène.

1980: sortie de l'album *Trilogy* avec le tube *Theme From New York, New York*.

1985: reçoit la plus haute distinction civile américaine, la médaille de la Liberté, des mains de Ronald Reagan.

1993: conquiert de nouvelles générations de fans en enregistrant le disque *Duets* avec notamment Bono du groupe U2 ou encore Julio Iglesias.

1996: remporte un Grammy Award avec son dernier album *Duets II*. Ce Grammy était le premier remporté par Sinatra depuis... 29 ans.

SINATRA

«Il était le Mozart de la musique populaire», dit Pavarotti

SUITE DE LA PAGE 1

louangé le plus grand *goodfella* des *goodfellas*, son «idole» entre les idoles: «Les mots ne peuvent exprimer ma tristesse.» De Kosice en Slovaquie, le ténor Luciano Pavarotti (qui tâte *My Way* avec Sinatra sur l'un de ses deux albums-testaments de duos des années 90), l'a qualifié de «Mozart de la musique populaire». Mais c'est surtout Hoboken, New Jersey, banlieue col bleu de New York, en sandwich entre les tunnels Holland et Lincoln, ville natale du baseball et du fils du boxeur-capitaine de pompiers Anthony Martin Sinatra et de la sage-femme Dolly Gavarente, qui encaisse le plus viscéralement le coup. L'épicentre, assurément, se trouve au Leo's Grandevous Restaurant, détenteur jusqu'au début des années 90 du seul juke-box au monde presque entièrement dédié au répertoire de Frank Sinatra.

Depuis l'ouverture en 1939, à peine deux ans après les humbles débuts du maigrelet vocaliste au Rustic Cabin, minuscule *roadhouse* de la route 9W près d'Alpine, New Jersey, à peu près jamais une autre voix que *The Voice* ne retentit chez Leo DiTerlizzi. Pas loin de soixante ans des plus grands refrains populaires du siècle s'amassèrent ainsi dans la rutilante boîte à musique: les premiers enregistrements sur étiquette Brunswick avec l'orchestre de Harry James (*From The Bottom Of My Heart*, *All Or Nothing At All*), puis les titres du temps des hystériques *bobbysoxers* au Paramount de Times Square avec l'orchestre de Tommy Dorsey (*Without A Song*, *I'll Never Smile Again*), puis les classiques de la période Columbia (*Nancy*, *Dream*) et surtout de la fabuleuse décennie *easy swing* chez Capitol (*I Get A Kick Out Of You*, *All Of Me*, *You Make Me Feel So Young*, *I've Got You Under My Skin*, *I've Got A Crush On You*, *Night And Day*, parmi tant d'autres), sans oublier les derniers hurrahs de l'après-cinquante sur sa propre étiquette Reprise (l'ultime slow *Strangers In The Night*, le duo *Somethin' Stupid* avec sa fille Nancy, les épiques réappropriations de *My Way*, version anglaise du *Comme d'habitude* de Claude François, et du thème de *New York, New York*). Je vous entends fredonner d'ici. «And now, the end is near and so I face the final curtain...»

Mafia? Quelle mafia?

Si Hoboken se souvient et s'émue aujourd'hui, Frank, lui, ne toisa plus le rétroviseur une fois sorti du 415, Monroe St.: jamais il ne revint au bercail, sinon pour la forme, en compagnie du président Ronald Reagan dans les années 80. Alors qu'il existe un Frank Sinatra Drive en Californie, un Frank Sinatra Fountain au Caesar's Palace de Vegas, un Sinatra Family Children Unit For The Terminaly III à Seattle et même un Frank Sinatra International Student Centre à l'université hébraïque d'Israël, aucune plaque n'orne son premier domicile au cœur du quartier italo, et pour cause: la bâtisse de briques brunes a flambé depuis une mèche. Non, méchants médisants, ce n'est pas le résultat d'une commande de Frank à ses soi-disant p'tits copains de la mafia. Mafia? Quelle mafia? Vous n'allez quand même pas bodorquer que la présence de Sam Giancana, l'homme aux quatorze alias, successeur d'Al Capone, à la table d'honneur d'*Ol' Blue Eyes* tous les soirs au Sands, signifiait quelque pacte de protection interlope? Monsieur Sam aimait entendre chanter monsieur Sinatra, c'est tout. Comme nous. C'est l'irascible comique Don Rickles, seul homme à se moquer impunément des affiliactions de Sinatra («Hey, Frank, I'll make you comfortable, lui lançait-il en imitant le son d'un mitraillette: *tacatacata!*»), qui vous le dirait: c'était rien que des blagues pour rire en s'amusant. Rien que pour faire peur aux jeunes gens impressionnables, tel Bono, chanteur de U2: «Les chanteurs de rock sont des durs, mais ce mec-là est un vrai caïd...»

Un style débonnaire

De toutes façons, c'est là une simple note de bas de page de la légende, pas plus significative que l'enlèvement de Frank Jr. au début des années 60, les mariages avec Nancy Barbato, Ava Gardner, Mia Farrow et Barbara Marx, l'aventure avec Marilyn Monroe et la terrible fois où Frank chopa un rhume carabiné à la veille d'enregistrer l'émission spéciale de ses cinquante ans pour le réseau CBS (brillamment relatée par l'écrivain Gay Talese dans un fameux article d'*Esquire* intitulé «Frank Sinatra Has A Cold», à lire dans *Smiling Through The Apocalypse: Esquire's History Of The Sixties*): ce qui compte, c'est le style débonnaire de Sinatra, le pardessus nonchalamment traîné sur l'épaule, le chapeau relevé (comme dans la chanson *The Way You Wear Your Hat*), la cravate élégamment relâchée, le timbre sûr, le regard rayons X, l'attitude irréductiblement gagnante, la volonté irrésistible de tout vivre intensément. «I'm for anything that gets you through the night», expliquait-il en 1965, *be it a prayer or a bottle of Jack Daniels*. Bref, la manière. Sa manière. *His way*.

Ce qui compte, ce qui reste, c'est l'œuvre. Au contraire d'Elvis, tout aura réussi à Sinatra, y compris la carrière cinématographique, jalonnée de comédies musicales à succès (*Anchors Aweigh*, *On The Town*, *High Society*) et de remarquable études psychologiques plébiscitées par la critique (surtout *The Man With The Golden Arm*, terrifiante histoire de junkie, et le film-culte *The Manchurian Candidate*), couronnée par deux Oscars, le premier pour son rôle de soutien dans *From Here To Eternity* (1953), le second pour sa participation au documentaire *The House I Live In* (1945), un plaidoyer antipréjugés. Il reste aussi les disques et les émissions de télé, et d'abord cette voix, ce phrasé allongé, cet art de la respiration contrôlée («lots of deep breaths, that's my trademark», résumait-il à l'interviewer vedette Larry King en 1988), ce confortabel swing qui lui valait l'admiration et la collaboration des meilleurs chefs d'orchestre, de Count Basie à Nelson Riddle.

Difficile de regretter qu'une vie aussi formidablement remplie se soit achevée, fût-ce par une crise cardiaque (à la salle des urgences de la clinique Cedars-Sinai, faut-il préciser) après un an de fausses alertes. Le deuil de sa femme Barbara, ses enfants Frank Jr., Tina, Robert, Nancy et ses deux petites-filles n'en sera pas amoindri, ni la peine de ses millions de fans, mais il y a au moins un motif de réjouissance: deux films seront bientôt consacrés aux folles nuits végassiennes du Rat Pack. Ray Liotta incarnera Frank dans l'un, et Martin Scorsese dirigera l'autre. *Start spreadin' the news*: Frank, Dean et Sammy n'ont pas fini de s'amuser.



LE DEVOIR

LES SPORTS

HORS-JEU

Fugacité

Il en est des odeurs comme de l'amour, insaisissables, indicibles, évanescents. Fugaces, pour tout dire. Ainsi de la coupe, qui s'épanchait en effluves envoûtants pas plus tard que vendredi en moins huit et que voici reléguée aux oubliettes en quatre petits matchs gracieusement d'une équipe «ordinaire». Les temps changent vraiment à une vitesse folle, ce doit être l'époque qui est comme ça.

Vous trouverez ici la promesse qu'on n'en reparlera pas avant une paye, mais il est mille fois trop jouissif de voir le Canadien de Montréal se faire passer à la moulinette, la chose fut-elle injuste et imputable à la seule ubiété de Dominik-la-Nique, pour s'en priver. Il n'est guère de spectacles plus amusants dans cette vie dont on ne dira jamais assez qu'elle n'est pas toujours un jardin de roses pour tout le monde que cette émotivité en montagnes russes des adorateurs de la Flanellette, qui remplissent les boîtes vocales de publications émérites de ronflantes prédictions de parade une journée et veulent échanger la moitié du club le lendemain, qui applaudissent à tout rompre une minute et huent la même affaire la suivante — d'ailleurs, selon Réjean Tremblay, ils ne huent pas les bons joueurs, ces joueurs qui même s'ils gagnent deux beaux millions par année ne veulent au fond qu'être aimés, auquel cas on se demande pourquoi ils n'acceptent pas de jouer pour 200 000 \$, ce qui aurait pour effet de diminuer le prix des billets, d'augmenter l'amour du public et de diminuer les huées, mais non, ils en veulent toujours plus, alors qu'ils vivent avec les conséquences, les pauvres petits chous —, qui veulent des gros noms pour mieux les sortir de la ville avec du goudron, des plumes et des baguettes en l'air dans les tribunes téléphoniques.



Jean Dion

Alors voilà, c'est fini. Amen. Et tous nos vœux accompagnent Hasek, dont le souvenir de la performance à Nagano ne nous quittera jamais.

Un petit quiz, question de partir ce week-end férié sur le bon pied en apprenant tout plein de choses inutiles. Qui ont en commun Jaromir Jagr, Peter Forsberg, Pavel Bure, Wayne Gretzky, John LeClair, Zigmund Palffy, Ron Francis, Teemu Selanne, Jason Allison et Jozef Stumpel?

Deux choses. La première, évidemment, étant qu'ils ont été les 10 meilleurs marqueurs de la Ligue nationale de hockey cette saison. (Bon, ils n'ont pas en commun d'avoir été les 10 premiers, mais d'avoir été parmi les 10 premiers, mais vous savez le topo.) Mais la deuxième, demandez-vous avec cet appétit de cognition qui vous caractérise et vous honore?

Allons, un petit effort. Il est toujours plus agréable de trouver soi-même. C'est bon pour le moral, ainsi que l'enseigne La Compagnie créole dans un tube étiqueté tout du long Temple de la renommée du rock'n'roll, à Cleveland (Ohio).

Non? Alors voici, pour ceux qui n'ont pas étudié: aucun d'entre eux ne gagnera la coupe Stanley cette année. Ils font tous partie d'équipes éliminées soit au terme de la saison régulière, soit en première ronde de séries. On pourrait même allonger la liste et dire que pas moins de 26 des 35 meilleurs marqueurs de la LNH étaient en train d'arpenter les verts pendant que les quarts-de-finale battaient leur plein. Bref, alors que 30% des équipes de la LNH étaient toujours en lice, à peine 25% des meilleurs joueurs, qui devraient en toute logique être largement surreprésentés, subsistaient.

Qu'en conclure? Quelques hypothèses retiennent notre attention. Ou bien le hockey est un authentique sport d'équipe, où la présence d'une ou deux super-vedettes ne suffit pas. Ou bien le talent est tellement dilué dans la LNH qu'une bonne brochette de plombiers qui travaillent font l'affaire. Mais surtout, comme le souligne Harry Neale, analyste à CBC, les dirigeants d'équipes devraient en conclure qu'il n'est peut-être pas très utile d'embaucher des joueurs qui exigent cinq, six, sept, huit et bientôt 10 millions de beaux dollars par année, comme il y en aura plusieurs de disponibles, sans compensation, cet été.

Ce qui nous conduit à deux post-conclusions: qu'on peut toujours rêver, et qu'il est toujours plus profitable intellectuellement (sauf pour Don Cherry) de regarder *Hockey Night in Canada* que son équivalent français qui provoque la léthargie.

Un gigantesque plat — pire, une chaudière sans fond — a été fait dans les médias cette semaine après que les joueurs du Canadien se furent éclipsés en douce entre les deuxième et troisième matchs de la série. (Les médias, soit dit en passant, qui s'étaient rués sur Martin Rucinsky comme cela devrait être interdit par la Charte des droits et libertés.) On n'a ainsi pu obtenir les réponses aux questions cruciales que le bon peuple est en droit de poser, et on n'a pu savoir que «nous respectons l'adversaire», qu'il «faudrait sortir plus fort lors du prochain match» et que «je respecte les décisions de l'entraîneur, qui est payé pour les prendre».

Outre que cela suppose un drame insensé — on beurrait ou on ne beurrait pas —, nous nous sommes rappelés le bon vieux temps sur la colline parlementaire à Ottawa. Alors qu'Alain Vigneault se rapporte aux médias chaque jour que le bon Dieu amène, nous avons bien vu le premier ministre du Canada, un élu, le premier citoyen du meilleur pays du monde pour y entendre n'importe quoi et le reproduire dans le journal, ne participer à aucun point de presse pendant des périodes pouvant aller jusqu'à trois mois. Vous imaginez la réaction de la gent sportive si on la privait ainsi de son pain non pas mensuel ni même hebdomadaire, mais quotidien?

Remarquez toutefois, et ce ne saurait en rien être une consolation, que le premier ministre du Canada ne se démarquait pas toujours des hockeyeurs professionnels par la profondeur de ses propos.

Septembre 1996: les États-Unis remportent la Coupe du monde de hockey sur glace et disent «We beat Canada at its game». Février 1998: les États-Unis s'effondrent lamentablement aux Jeux de Nagano et détruisent le mobilier. Mai 1998: les États-Unis s'effondrent lamentablement au Championnat du monde de hockey sur glace, perdant notamment contre la Lettonie (!) et seront contraints de disputer un tournoi de barrage en novembre qui pourrait les reléguer au groupe B mondial, une authentique honte. Ron Wilson, entraîneur des États-Unis à la Coupe du monde et aux Jeux olympiques: «Ce n'est pas bon pour les États-Unis, ET CE N'EST PAS BON POUR LE HOCKEY».

Bien non. Chacun sait que tout pût quand les États-Unis ne gagnent pas. C'est Gary Bettman, déjà coincé avec trois équipes canadiennes en quarts-de-finale, qui doit être content de tout ça.

jdion@ledevoir.com

Bilan positif de la direction du Canadien au lendemain d'une élimination rapide et... ordinaire

«On a cru que le gagnant de notre série allait se rendre à la finale»

— Alain Vigneault

GUY ROBILLARD
PRESSE CANADIENNE

Alain Vigneault et Réjean Houle ont tout à tour brossé un bilan très positif, presque dithyrambique, de la saison du Canadien qui a pris fin brusquement lorsqu'ils ont été éliminés en quatre matchs par Buffalo, le second allant jusqu'à dire qu'il avait peine à trouver des éléments négatifs!

«Je suis très heureux de notre personnel d'entraîneurs», a-t-il commencé par dire. «Les plans de match étaient bien préparés et les joueurs se sont bien améliorés. On a implanté un bon système défensif et nous avons aussi eu une des meilleures attaques à cinq. En éliminant Pittsburgh, on a battu une des meilleures équipes de la ligue.»

Des points négatifs? «Honnêtement, il n'y en a pas beaucoup», a jugé Houle, qui a d'abord blâmé le calendrier pour la deuxième moitié de saison plus difficile de son équipe. Comme si le Canadien avait été le seul à passer à travers les embûches d'une saison olympique!

Plus lucide, il a mentionné le jeu en désavantage numérique et les performances à domicile, même si dans ce dernier cas, il a dit avoir senti le vent tourner un peu dans les séries.

«Dans l'ensemble, ça s'est passé sensiblement comme prévu», a dit Vigneault. Il y a eu une

progression, qui a paru dans les points au classement, on a réalisé certains objectifs, offensifs et défensifs. On a établi différents standards, comme pour la condition physique des joueurs, de façon à avoir une meilleure formation dans le futur. On s'en va dans la bonne direction.

«Je suis très déçu de la façon dont ça s'est terminé, mais je pense que contre les Sabres, on a joué notre meilleur hockey de la saison sans obtenir de récompense.»

«Je ne veux rien enlever aux Sénateurs et aux Capitals, mais on a cru que le gagnant de notre série allait se rendre à la finale de la coupe Stanley.»

La question des gardiens

La situation des gardiens chez le Canadien n'est toujours pas claire et le brio de José Théodore dans les deux derniers matchs contre les Sabres n'a rien fait pour la simplifier. Elle risque de faire jaser encore longtemps.

Hier, Alain Vigneault s'est porté à la défense de ses deux vétérans, tout en notant: «José Théodore a joué 17 matchs dans la Ligue nationale et quelques périodes dans les séries, est-ce que ça veut dire qu'il est prêt à devenir le gardien numéro un du Canadien?»

Réjean Houle a paru plus encourageant pour le gardien de 21 ans, qui a déjà passé deux saisons à Fredericton: «Il faut qu'il fasse

sa place», a commencé par dire le prudent directeur général, avant d'enchaîner: «Moi, je suis content de José Théodore. Il a été dans la Ligue américaine et il a très bien fait. Il a joué 60 matchs, il a vu des tonnes de rondelles et il a bien progressé.»

... et il a arrêté les rondelles contre les Sabres, a-t-on ajouté.

«C'est ça», a dit Houle, qui a reconnu lui aussi l'apport de Moog.

Vigneault a avoué hier que sa décision était déjà prise dans la dernière semaine de la saison (et sans doute bien avant) de faire entreprendre les séries à ce dernier et, s'il ne l'a pas annoncé, «c'est simplement que je voulais que les deux gardiens restent concentrés.»

«Nos gardiens ont été très bons toute la saison», avait dit Vigneault plus tôt. «Et contre les Penguins, Andy a été aussi bon sinon meilleur que Tom Barrasso.»

«C'a moins bien fonctionné, pour toutes sortes de raisons, contre les Sabres de Buffalo, a convenu l'entraîneur, notamment pour Jocelyn Thibault.

«Mais il faut être très prudent. Prenez Dominik Hasek, ça lui a pris du temps avant d'arriver où il est. Et Olaf Kolzig [qu'on découvre cette saison] est rendu à 27-28 ans. Il arrive que les attentes soient trop élevées. Jocelyn a seulement 23 ans, est-ce qu'on peut le dire brûlé par un seul match?»

Washington 3, Ottawa 0

Kolzig-Hasek: beau duel à l'horizon

Les Capitals éliminent les Sénateurs et se préparent à affronter les Sabres

Washington (PC) — Olaf Kolzig a repoussé 29 lancers et il a blanchi Ottawa dans un deuxième match de suite alors que les Capitals de Washington ont accédé à la finale de l'Association de l'Est en prenant la mesure des Sénateurs 3-0, hier, au MCI Center.

Les Caps enlèvent ainsi la série 4-1 et ils affronteront maintenant les Sabres de Buffalo et Dominik Hasek.

«Il s'agit d'une grande série», a déclaré Kolzig au sujet des Sabres.

«Ce fut une belle façon de conclure cette série», a ajouté le gardien des Caps.

Joé Juneau, Sergei Gonchar et Calle Johansson — dans un filet désert — ont marqué les buts des Capitals, qui passent à la finale de l'Est pour la première fois depuis 1990.

«C'est formidable, a dit Juneau. Cette année, nous avons une chance de gagner avec Olie devant le filet.»

Malgré leur élimination, les Sénateurs n'ont pas à rougir. Ils ont atteint la demi-finale de l'Association de l'Est pour la première fois depuis leur entrée dans la ligue en 1992-93. Les hommes de Jacques Martin ont réali-

sé la plus grosse surprise des séries en éliminant les Devils du New Jersey en six matchs dès le premier tour.

L'attaque anémique des Caps a marqué un premier but hier, puis Kolzig a fait le reste. Le gardien d'origine sud-africaine a maintenant blanchi l'adversaire pendant 149 minutes et six secondes.

Les Sénateurs n'ont pas ménagé les efforts, dominant 29-21 dans les lancers. Mais Kolzig n'a commis aucune erreur.

Jeneau a marqué le but de la victoire à 2:39 de la deuxième période. Il a saisi un retour trois secondes seulement après la fin d'un jeu de puissance. Phil Housley, qui avait été retransché lors des trois matchs précédents, a préparé le but d'un lancer frappé de la ligne bleue. Brian Bellows a amassé une passe en tirant deux fois sur Damian Rhodes.

Le deuxième but des Caps est venu à 18:34 de la troisième période. Gonchar, qui avait été limité à cinq buts durant la saison, a réussi son septième des séries lors d'un jeu de puissance. Johansson a complété à 19:43 dans un filet désert.

HOCKEY

L'attaque à cinq des Blues en panne sèche

Detroit (AP) — Les Blues de St. Louis ont déjà misé sur le jeu de puissance le plus redoutable de la Ligue nationale.

Puis, soudainement, il est passé au neutre au pire moment qui soit.

A moins que les Blues ne retrouvent leur touche, ils pourraient subir l'élimination face aux Red Wings de Detroit pour une troisième année d'affilée en séries éliminatoires.

Les Red Wings, qui tentent de devenir la première équipe à défendre avec succès la coupe Stanley depuis 1992, mènent la série 3-1. Ils pourraient accéder à la finale de l'Association Ouest dès demain lors de la cinquième match de la série au Joe Louis Arena.

Les Blues ne s'attendaient manifestement pas à se retrouver dans cette position. Pas après avoir liquidé les Kings de Los Angeles comme ils l'ont fait en première ronde.

Les Blues ont marqué 16 buts dans quatre matchs contre les Kings mais ils en ont obtenus seulement neuf en quatre rencontres face aux Wings.

«Ils travaillent plus fort que nous», a noté le gardien des Blues Grant Fuhr.

Néanmoins, les Blues pourraient aider leur cause en améliorant leur production en avantage numérique, surtout avec les nombreuses pénalités décernées dans les séries.

Avec environ 10 minutes à jouer dans le troisième match de la série de première ronde contre les Kings, les Blues ont effacé un déficit de 3-0 grâce à quatre buts pendant une supé-

rité numérique de cinq minutes et ils avaient signé une victoire de 4-3.

Les Blues ont maintenu une efficacité de plus de 22% en avantage numérique contre les Kings en première ronde. Et ils ont cédé un seul but en 29 supériorités de l'adversaire.

En saison régulière, les Blues ont réussi huit buts avec l'avantage d'un joueur en 26 occasions contre les Red Wings, pour une impressionnante efficacité de 30,8%. Cela a aidé les Blues à conserver une fiche de 3-2-1 contre eux pendant la saison.

Lance et fonce

Mais depuis le début de la série, les Blues sont frustrés par les Red Wings. Les passes sont coupées, les tirs sont bloqués. Et en conséquence, les Blues ont inscrit un seul but en 29 avantages numériques.

«Je pense que nous tentons trop le jeu parfait, a analysé le capitaine Chris Pronger. Quand nous avions du succès, nous nous contentions de tirer au but et de fonder pour les retours.»

«Je crois que nous devrions revenir à cette stratégie.»

Les Wings n'ont toutefois pas plus de succès avec leur jeu de puissance.

Ils ont seulement réussi trois buts en 26 occasions dans cette série. Au total, ils ont marqué 10 buts en 68 opportunités en éliminatoires et cela comprend les quatre buts en neuf qu'ils ont obtenus dans le sixième match contre les Coyotes de Phoenix en première ronde.

TENNIS

Kournikova surprend Hingis

Berlin (AFP) — La poupée russe Anna Kournikova a créé la sensation du tournoi sur terre battue de Berlin, hier, en battant en quarts de finale, 6-3, 7-6 (7/1), la n° 1 mondiale, la Suisseuse Martina Hingis, performance qui éclipse la qualification de la Française Amélie Mauresmo.

Cette dernière, 65^e mondiale et issue des qualifications, avait causé la première surprise du jour en battant l'Autrichienne Barbara Paulus (6-4, 6-2), après avoir été menée 1-4.

A 18 ans, l'ancienne championne du monde junior a ainsi atteint sa première demi-finale d'un grand tournoi et poursuivi son étonnant parcours dans cette épreuve dotée de 926 250 \$, qui l'avait vu éliminer la veille la deuxième du classement WTA, l'Américaine Lindsay Davenport.

La prouesse de Mauresmo en annonçant une autre, celle de Kournikova sur Hingis. Cette dernière, qui restait sur deux succès d'affilée à Hambourg et Rome les deux semaines précédentes, a montré des signes de fatigue de mauvais augure dix jours avant les Internationaux de France, qu'elle n'a jamais remportés et qui constituent un objectif majeur.

«Quand on est un peu fatigué, on a toujours une foulée de retard», a avoué la Suisseuse.

Kournikova, 16 ans et 16^e mondiale, a imposé en une heure et quart sa force de frappe à son aînée de 17 printemps. Hingis a retardé l'échéance en écartant trois balles de match pour disputer le jeu décisif. Mais à 1-6 dans le tie-break et à la première occasion de Kournikova, Hingis expédiait un revers hors des limites du court.

Kournikova, battue 2-6, 4-6 par Hingis à Rome, l'a ainsi emporté pour la première fois en cinq matches contre la Suisseuse. «J'étais calme et j'en voulais, j'ai essayé de mettre à profit les enseignements de mes défaites contre Martina et ça a marché», a-t-elle expliqué.

L'annonce d'une passation de pouvoir? Kournikova exhortait à la retenue, mais reconnaissait que «tout le monde veut devenir n° 1 un jour, moi aussi». Elle devra auparavant affronter samedi la gagnante du match opposant l'Espagnole Conchita Martínez à la Japonaise Ai Sugiyama.

HOCKEY

DEMI-FINALE DE CONFÉRENCES CONFÉRENCE DE L'EST OTTAWA VS WASHINGTON

Samedi
Washington 6 Ottawa 1
Lundi
Washington 3 Ottawa 4
Mercredi
Washington 2 Ottawa 0
Hier
Ottawa 0, Washington 3
(Washington mène 4-1)

Lundi
x-Washington à Ottawa, 19h. (CBC, SRC)
Le mercredi 20 mai
x-Ottawa à Washington, 19h. (CBC, SRC)

BUFFALO VS MONTRÉAL

Dimanche
Buffalo 6 Montréal 3
Mardi
Buffalo 5 Montréal 4
Hier
Buffalo 3 Montréal 1
(Buffalo gagne 3-0)

CONFÉRENCE DE L'OUEST DALLAS VS EDMONTON

Samedi
Edmonton 2 Dallas 0
Lundi
Dallas 1 Edmonton 0
Mercredi
Dallas 3 Edmonton 1
(Dallas mène 3-1)
Hier
Edmonton à Dallas
Le lundi 18 mai
x-Dallas à Edmonton, 20h30. (CBC)
Le mercredi 20 mai
x-Edmonton à Dallas, 20h30. (CBC)

DETROIT VS ST. LOUIS

Dimanche
Detroit 6 St. Louis 1
Mardi
Detroit 2 St. Louis 1
Jeudi
Detroit à St. Louis
(Detroit mène 3-1)
Dimanche
St. Louis à Detroit, 14h. (FOX)
Le mardi 19 mai
x-Detroit à St. Louis, 19h30.
Le jeudi 21 mai
x-St. Louis à Detroit, 19h30.

BASEBALL

LIGUE NATIONALE

	Section Est		Moy.	Diff
	G	P		
Atlanta	30	11	.732	—
New York	19	17	.528	8 1/2
Philadelphie	20	18	.526	8 1/2
Montréal	14	25	.359	15
Floride	13	28	.317	17
Section Centrale				
Houston	25	14	.641	—
Chicago	23	17	.575	2 1/2
Milwaukee	20	18	.526	4 1/2
Cincinnati	20	20	.500	5 1/2
St. Louis	19	19	.500	5 1/2
Pittsburgh	19	21	.475	6 1/2
Section Ouest				
San Diego	26	14	.650	—
San Francisco	23	18	.561	3 1/2
Los Angeles	19	21	.475	7
Colorado	17	24	.415	9 1/2
Arizona	9	31	.225	17

Hier
Cubs à Cincinnati
Atlanta à Houston
Floride à St. Louis
Milwaukee au Colorado
Pittsburgh en Arizona
Montréal à Los Angeles
Philadelphie à San Diego
Mets à San Francisco

Samedi
Milwaukee (Karl 4-1)
au Colorado (Ritz 0-1), 15h05.
Mets (Reed 3-2)
à San Francisco (Rueter 4-2), 16h05.
Cubs (Clark 2-5)
à Cincinnati (Remlinger 3-4), 19h05.
Atlanta (Maddux 5-2)
à Houston (Reynolds 3-2), 20h05.
Floride (Hernandez 2-3)
à St. Louis (Stottelmyre 4-3), 20h10.
Pittsburgh (Schmidt 5-1)
en Arizona (Anderson 1-4), 22h05.
Montréal (Vazquez 1-4)
à Los Angeles (Dreifort 0-4), 22h05.
Philadelphie (Beech 1-2)
à San Diego (Brown 3-2), 22h05.

LIGUE AMÉRICAINNE

	Section Est		Moy.	Diff
	G	P		
New York	26	8	.765	—
Boston	24	15	.615	4 1/2
Baltimore	20	19	.513	8 1/2
Toronto	18	21	.462	10 1/2
Tampa Bay	16	22	.421	12
Section Centrale				
Cleveland	21	18	.538	—
Minnesota	17	22	.436	4
Chicago	16	21	.432	4
Kansas City	16	23	.410	5
Detroit	12	23	.343	7
Section Ouest				
Texas	25	14	.641	—
Anaheim	20	18	.526	4 1/2
Seattle	19	20	.487	6
Oakland	16	22	.421	8 1/2

Hier
Boston au Minnesota
Kansas City à Tampa Bay
Oakland à Detroit
Anaheim à Toronto
Cleveland à Baltimore
Texas à Yankees
Seattle à Chicago
Samedi
A'heim (Oliveras 1-1) à Detroit (Worrell 2-4)
Texas (Witt 4-1) à Cleveland (Burba 3-4)
Seattle (Fassero 4-1)
à Toronto (Guzman 1-5), 13h05.
KC (Walker 0-0) à Boston (Wasdin 3-1)
TB (Arrojo 5-2) à Baltimore (Erickson 4-3)
Minnesota (Tekvsbury 3-5) à Yankees
(Mendoza 2-1)
Oakland (Stein 0-1) à White Sox (Eyre 1-4)